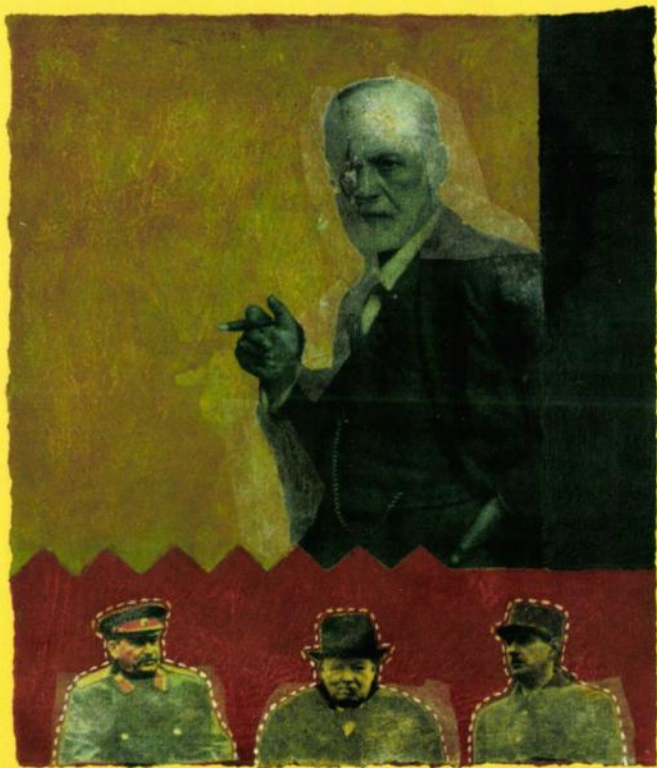


# POMMIER

## FREUD

### APOLITIQUE ?



Champs

Extrait de la publication  
Flammarion

# GÉRARD POMMIER

## FREUD APOLITIQUE ?

Les désirs singuliers ne s'additionnent pas et la psychanalyse, qui traite de la particularité de chacun, devrait se désintéresser de toute investigation « politique ». Mais le désordre secret de ces désirs singuliers n'a-t-il pas une incidence sur le tissu social ?

Les travaux de Freud concernant la psychologie des foules sont encore loin d'avoir reçu toute l'attention qu'ils auraient méritée. Lorsqu'elles ne sont pas considérées comme des mythes ou de simples constructions, les thèses freudiennes ne sont guère prises en compte dans leur actualité, peut-être parce qu'on ne perçoit pas bien à quelle pratique concrète l'analyse théorique de la psychologie des foules correspondrait. Gérard Pommier tente d'éclairer les rapports de la psychanalyse et de la politique et montre que le regard de la psychanalyse peut être fécond lorsqu'il s'agit d'observer la réalité sociale.

*Gérard Pommier, psychanalyste, est l'auteur notamment de L'Ordre sexuel (Champs-Flammarion), Le Dénouement d'une analyse (Champs-Flammarion), Du bon usage érotique de la colère (Aubier), et Louis du Néant. La mélancolie d'Althusser (Aubier).*

Couverture :  
Illustration Chloé Poizat.

Catégorie 4



782080813961

FH 1396

# FREUD APOLITIQUE ?

*Du même auteur  
dans la même collection*

Le Dénouement d'une analyse.  
L'Ordre sexuel.

*Du même auteur  
aux éditions Aubier*

Du bon usage érotique de la colère.  
L'Exception féminine.  
Louis du Néant. La mélancolie d'Althusser.

**Gérard POMMIER**

# **FREUD APOLITIQUE ?**

**FLAMMARION**

Extrait de la publication

Cet ouvrage est paru initialement en 1990 sous le titre  
*Libido illimited. Freud apolitique ?*

© FLAMMARION, Paris, 1998  
ISBN : 978-2-08-127135-7

Extrait de la publication

## Introduction

« Je ne suis qu'un modeste hérisson. Tout comme mes semblables, je distingue assez mal mes épines, et très distinctement celles d'autrui. La vie avec mes congénères, je l'avoue, ne manque pas de piquant : lorsqu'en gambadant, je m'approche de l'un d'entre eux, et alors même qu'il semble dans les meilleures dispositions à mon égard, immanquablement je m'empale. Le phénomène inverse se produit de temps à autre. Pour un motif ou un autre — la couleur de mes yeux — que j'ai paraît-il assez attrayante, un certain chic dans ma façon de broser mes poils, un de mes semblables s'approche de moi avec intérêt, je constate alors, souvent avec étonnement, qu'il recule plus vite qu'il ne s'est approché : ce sont encore mes sacrés piquants que, tout absorbé par les manœuvres d'approche, j'avais oubliés.

Dans ma solitude, j'ai un instant pensé à la tonsure. J'avoue que cette perspective me tente encore de temps à autre : "Tonsurés du monde entier, unissez-vous !"

Mais pour que cette initiative porte ses fruits, encore faudrait-il que mes comparses veuillent bien se débarrasser comme moi de leurs armures. La tonsure est-elle possible en un seul pays ? Cependant, cette solution présente de nombreux inconvénients : tout hérisson ne m'est pas également sympathique. Pour la plupart d'entre eux, je préfère qu'ils gardent leurs épines et moi les miennes. J'imagine que certains hérissons, sans leur toison, ne doivent pas être bien jolis à regarder. "Peace and love" ! Ça non, je préfère que personne ne m'impose la vue de leurs corps rosâtres et maladifs.

La situation est donc inextricable, car, au fond, je suis attaché au hérisson, mon prochain. Le hérisson m'émeut, j'aime le hérisson en général. Général est le mot, car il n'en va pas de même pour le particulier ou le simple soldat. J'en rêve la nuit, parfois. Je suis en général justement et je commande mes troupes de héri-nacés, que je dispose en ordre de bataille, au nom de la tonsure universelle.

Mais je sens bien qu'il est inutile de rêver. Je resterai probablement seul sur mon périmètre de gazon, à me brosser stoïquement les épines, et à mettre du sparadrap sur mes égratignures, oscillant entre une attitude misanthrope et un amour sans fin du hérisson idéal.

"Pourquoi ne pas sublimer, plutôt que de rêver d'un impossible amour", me fait remarquer l'un de mes proches. Pourquoi pas. Je ne souhaiterais que cela. Sublimer me semble une solution honorable ; mais cette issue enlèvera-t-elle ses épines à un seul hérisson — celui de mon choix, et cela lui fera-t-il supporter les miennes, dont je ne désire pas me débarrasser ? Non, bien sûr. Je reste avec ma solitude, si cruelle parfois !

Que faire ? Comment étancher ma soif d'amour, mon désir de quelque chose de vraiment grand, et de noble ? Comment trouver mon accomplissement dans un idéal élevé qui donnerait un sens à ma vie ? Sommes-nous donc nés méchants ? La vie en société



nous a-t-elle peu à peu hérissé la peau ? Pourquoi suis-je ainsi séparé de mon prochain ?

Ce sujet d'étude inépuisable a requis mon attention depuis de fort longues années. Combien d'heures n'ai-je pas passées sur des livres, à me questionner sur l'arête qui me sépare d'Autrui ? Où se trouve le secret de mon inexorable délaissement ? Est-il endogène ou exogène ? L'épine est-elle dehors quand je la sens dedans ? Projection, introjection, lutte de classe, péché originel, désêtre, signifiant ? Que sais-je ? J'ignore à quel saint je dois me vouer, bien qu'étant d'un naturel crédule et toujours prêt à beaucoup de compromis pour un peu de confort.

J'ai échoué dans ma tentative de faire cohabiter les deux hérissons les plus ébouriffants de mon adolescence, Marx et Freud. Depuis ce temps, le premier a gagné du terrain sur la carte du monde, mais ça ne l'a pas rajeuni ; quant au deuxième, si son royaume n'est pas de ce monde, son frayage avec le premier semble définitivement compromis.

Tout se mélange. Ce doit être un autre qui a dit que son royaume n'était pas de ce monde, le crucifié, je crois, authentique symbole du peuple des hérissons, que l'on a un peu trop tendance à oublier, bien qu'il n'en soit pas à une résurrection près.

Les difficultés de la vie communautaire doivent bien avoir leur raison d'être, et je me suis toujours refusé à les considérer comme irrémédiables. Sans doute y ai-je même ma part de responsabilité, bien qu'il me soit préférable de plaider d'abord l'innocence. Les innocents donnent l'impression d'avoir la santé. Des milliers d'innocents mis ensemble peuvent même faire des prodiges, et c'est pourquoi, finalement, l'innocence me semble un fléau redoutable : il est de fait que le hérisson ne voit pas ses propres épines, même s'il est en train de proclamer une croisade pour la tonsure universelle.

Je ne peux passer sous silence ici le problème de la

vie sexuelle du hérisson. Problème épineux s'il en est ! Il est de fait que le hérisson et la hérissonne se reproduisent, ont des petits qui, tout comme eux, feront de même. Mais que feront-ils exactement ? En fait, il n'y a pas à proprement parler de rapport sexuel chez le hérisson.

Chaque hérisson, quel que soit son sexe biologique, se débrouille comme il peut dans son coin. Il s'énerve tout seul en ayant des pensées inavouables, qui ont bien souvent trait à sa mère. Il lui arrive de se livrer à ces activités en présence d'un autre hérisson, d'un sexe différent ou du même sexe, et ce dernier lui sert plus ou moins d'exutoire. Il faut bien en prendre acte, il n'y a pas quelque chose qui fasse vraiment rapport entre deux hérissons. Les malheureux restent irrémédiablement seuls avec leurs pensées inavouables. Lorsqu'un petit hérisson vient au monde, il est apporté par une cigogne, ou bien on le trouve dans un chou.

Quand il rencontre un de ses semblables, le hérisson se débrouille comme il le peut, tout en pensant à diverses choses qu'il tait la plupart du temps. Il les tait d'autant plus facilement qu'il ne se rend pas compte lui-même de ce qu'il pense. Il serait le premier surpris si de telles pensées lui étaient exposées calmement. Néanmoins, sans penser à ce qu'il pense, il se livre à diverses acrobaties et, par hasard, en fonction de sa relation aux piquants, il peut lui arriver de loger son phallus, qu'il en ait un ou s'imagine l'avoir, dans une cavité de rencontre, plus ou moins adéquate. Mais il peut aussi très bien se passer de toute cette gymnastique. Il peut très bien jouir sans ça. Par exemple, en mangeant des gâteaux, ou en emmerdant son voisin.

Existe-t-il une relation entre l'absence d'un rapport sexuel digne de ce nom entre hérissons, et les problèmes sociaux qu'il rencontre ? Établir ici une relation semble outreucidant. On imagine mal au premier abord qu'il puisse y avoir un lien quelconque entre les activités un peu grotesques qui viennent d'être décrites

et qui sont réservées à la vie nocturne, et la vie plus relevée de la cité. La sexualité et les activités sociales semblent aussi opposées que la nuit et le jour. Mais convient-il de disjoindre sans nuances la nuit et le jour ?

N'existe-t-il pas un subtil rapport entre ces deux termes qui ne s'excluent que dans la mesure où quelqu'un les oppose : quelqu'un d'aussi bizarre qu'un hérisson par exemple, qui n'est même pas capable de voir qu'il a des épines sur le dos. Comment pourrait-on se fier au jugement de tels individus, qui n'ont jamais qu'une connaissance médiate de leur propre apparence ? Un hérisson peut-il se rendre compte que le jour ne porte son nom que grâce à la nuit, et que la nuit reste habitée des transparences du jour ? »

Un lecteur assidu de Freud aura reconnu l'auteur des lignes qui précèdent. Il s'agit d'un membre du petit peuple des hérissons, pris comme modèle de la vie sociale des hommes par l'inventeur de la psychanalyse. On s'en souvient, Freud évoque le malheureux hérisson qui, par les froides nuits d'hiver, cherche à se rapprocher de son semblable pour se réchauffer, et oscille entre la crainte du froid et celle des piquants. Le droit de réponse qui vient de lui être accordé en exergue a permis de se rendre compte qu'une fois de plus, le maître viennois aura visé juste, malgré une pensée en apparence par trop guidée par l'analogie. En effet, tout comme l'homme, le hérisson a des problèmes avec son semblable que, pourtant, il aime, et il accomplit de ce fait un pas de danse complexe, qui évoque assez bien les contraintes opposées qui le guide.

Un survol rapide de l'existence du hérisson aura finalement permis d'envisager une simplification du problème qui va être posé dans ces pages : existe-t-il une relation entre les difficultés sexuelles du hérisson et son comportement politique si curieux, pour ne pas dire suicidaire ?

De nombreux docteurs ont longtemps affirmé à cet

égard qu'il ne convenait pas de mélanger tous les problèmes. Le sexuel, ont-ils pu soutenir, est avant tout un problème d'hormones. Par la suite, d'autres docteurs se sont avancés plus avant dans la psychologie des profondeurs. Ils ont pu assurer que les comportements amoureux aberrants étaient dus à ce que la vie sexuelle garde d'animal, de proche de l'habitus du hérisson, justement. La sexualité est en somme la partie la plus animale de l'homme et, quoi qu'il en soit, rien de tout cela ne devrait être confondu avec les activités vraiment humaines que sont l'économie, la politique, la guerre ou d'une façon générale l'art de rouler son prochain dans la farine pour une noble cause.

Aussi, on ne s'étonnera pas si tout le travail de Freud sur cette question est encore aujourd'hui considéré comme un ensemble de niaiseries, ou bien, pour les plus révérencieux, comme une série de mythes scientifiques, sans aucune portée pratique.

En privé, le psychanalyste standard soutiendra que l'exercice de son art est sans rapport avec les soubresauts de la cité, dont il se garde sagement.

En public, l'exégète et le théoricien chercheront dans la vie même de Freud : classe sociale, histoire familiale, antécédents, difficultés professionnelles, casier judiciaire du père, etc., les indices qui permettront de désamorcer finalement ce mélange explosif que constitue la mise en continuité de la sexualité et de la vie de groupe.

# I

**L'HISTOIRE A-T-ELLE UN SENS  
DONT LA PSYCHANALYSE  
PUISSE DIRE QUELQUE CHOSE ?**



## **Kronos, père du temps et de la perversion**

«L'être humain», l'homme, le «sujet», «on», «il» : qui pourrait dire quel est le sexe défini par ces appellations pourtant courantes ? Les messages ordinaires ramènent leur sujet au degré zéro de l'érotisme en indéterminant son genre.

Le penchant le plus immédiat de tout un chacun, y compris celui de nombreux psychanalystes, est de considérer le sujet au neutre. Parler de ce dernier comme toujours déjà sexué est une innovation freudienne facilement remise en cause, et ce n'est pas l'une des moindres surprises que l'on peut avoir en lisant certains exégètes de Lacan que de les voir débarrasser le sujet de sa sexualité sous le couvert du sujet du signifiant.

Cette pente constante, qui vaut aussi pour les spécialistes qui devraient en être avertis est-elle inhérente au langage lui-même ? Cette résistance est-elle liée au fait de

parler ? Tout se passe comme si le présent de la parole devait oublier le sexe de celui qui parle, dans l'impossibilité où il se trouverait de signifier sans castration. En ce sens, le présent du message ne se définirait que grâce à un passé sexué refoulé et ce serait alors la sexuaction qui impliquerait la temporalité.

Le choix du sexe est une élection symbolique qui peut être en accord avec l'anatomie ou la contredire : toute la clinique psychanalytique montre l'existence d'une inadéquation foncière entre le choix psychique du sexe (masculin ou féminin) et la physiologie, autre chose encore étant la question du type névrotique.

Si c'est un père, reconnaissable à ses attributs sexuels, qui peut sauver l'enfant de l'angoisse de la castration maternelle, c'est à partir d'une position féminisée (castrée), que tout sujet abordera la question de son sexe. Et, comme l'indique Freud dans des formules tellement limpides que l'on en oublie leur portée, ce sera selon qu'il accepte ou n'accepte pas cette castration (la conséquence d'un amour voué à un père salvateur) qu'il se situera du côté masculin ou du côté féminin. Il se situera du côté masculin s'il dénie cette castration, selon tous les artifices de la père-version propre à ce choix sexué. Quant au choix féminin, si l'amour du père et la castration qui en est la conséquence sont également son point de départ, c'est la résolution même du complexe d'Oedipe qui fera alors question, en l'absence d'un recours aux armes de la perversité (qui, bien souvent, ne fera pas défaut).

Le traumatisme que représente l'amour d'un père salvateur, fonction perverse s'il en est, puisque ce père ne sauve qu'au prix de la castration, ouvre l'inconscient de la première topique. En effet, l'amour masque le traumatisme, et c'est cette inconscience qui se fait jour au travers des fantasmes de séduction que découvre Freud chez ses premières patientes. Le symptôme est ce qui fait mémoire,



dans *l'après coup*, de la violence du traumatisme, et il découvre ce qu'il y a d'inguérissable dans ce trauma qui creuse le temps.

Son *après coup* permet de définir la durée subjective. Le père est aimé parce qu'il soulage de la castration maternelle, mais il ne sauve que parce qu'il est détenteur de la puissance, castrateur et en ce sens traumatisant. C'est donc à l'instant du trauma qu'une temporalité subjective s'ouvre, celle du manque occasionné par la castration. Le temps humain, en dépit des montres à quartz, n'est-il pas seulement un temps sexuel qui s'établit dans un certain écart, celui défini par la position du sujet, eu égard à ce qu'il recherche de jouissance, et eu égard à ce qui lui fait défaut ? Ce serait alors ce défaut qui donnerait sa consistance à la durée : celle d'une existence conditionnelle appendue à l'espoir d'une réparation ; ai ce père, espère toujours, et dans ce déni suspendu entre passé et futur maintiens-toi au présent !

La temporalité subjective n'est donc pas seulement instituée par l'entrée dans la parole, par ce passage de la langue au discours qui serait fondatrice de l'histoire, comme le soutient G. Agamben dans son livre *Enfance et Histoire*. Selon lui, «c'est l'enfance, c'est l'expérience transcendante de la différence entre langue et parole qui, pour la première fois, ouvre à l'histoire son espace propre». Comme il l'écrit, il s'agit bien en effet seulement d'une ouverture car cette temporalité ne reste-t-elle pas toujours égale à elle-même pour qui parle ou seulement pense, sans que ce temps infini puisse jamais s'ajouter à un autre temps ? Pour que le temps dure, qu'il tue le temps et se succède, encore faut-il que celui qui une première fois éprouve l'exil du temps, espère qu'il verra au jour dernier de son pardon, la fin de cet exil. Il aura ainsi ouvert devant lui une durée dont chaque instant échappe à l'infinité du temps.

Selon la temporalité du désir, le temps prend en ce sens sa densité. N'est-ce pas ce que permet de vérifier l'expérience de la clinique ? Lorsque le désir sexuel cesse d'être scandé par le manque, se produit une sorte d'effondrement du temps, qui retrouve l'infini de l'exil imposée par le langage au sujet. Cette infinité de chaque instant est celle dont témoignent certaines formes de psychose. En deçà de cette limite extrême, c'est avec constance que le temps se déforme, et peut se montrer élastique, oscillant entre infinitisation, et aplatissage de la durée. Une modification du temps subjectif précipite dans la névrose lorsque le fantasme se réalise, c'est-à-dire à chaque fois que le désir est comblé. Il en va ainsi dans les moments de bonheur intense, lorsque «le temps suspend son vol», lorsque se réduit à rien cette marge du manque qui donne au temps humain sa plus ou moins grande élasticité (si bien illustrée par les «montres molles» de S. Dali). Le temps sera court ou bien il sera long, selon une certaine pulsation propre au désir. Et lorsque son débit est le plus lent, l'ennui est sans doute le signe, comme Lacan a pu le faire remarquer, de la méconnaissance du désir.

Une telle conception du temps pourrait donner l'impression qu'elle dépend seulement de l'impulsion sexuelle et que la structure du désir prévaut sur l'histoire, alors que, pourtant, c'est à cette dernière que nous avons affaire dans la cure. S'il est presque impossible d'évacuer le génétisme, à commencer par celui de l'enfance de toute conception pratique de la clinique, il convient toutefois de préciser maintenant de quel temps, de quelle histoire nous ne pouvons nous dispenser. A quelle historicité subjective nous référons-nous, si la temporalité concernée n'est pas ce que l'on appelle couramment une histoire des événements, au sens où ils se succèdent les uns aux autres chronologiquement ? Si l'on voulait situer une historicité du sujet, on se heurterait aux plus grandes difficultés en cher-

chant à économiser un point de vue génétique, comme si la structure une fois dégagée, les événements qui lui donnent forme étaient sans importance.

Il est vrai qu'il existe un vecteur strictement orienté entre jouissance de l'Autre et castration, permettant de décrire un temps subjectif, une historicité. C'est en ce sens que psychose, perversion, névrose, suivent un certain gradient temporel. Mais faudrait-il en conclure que l'histoire des «événements» n'aurait pas d'intérêt pratique ? Nous constatons tous les jours qu'il n'en va pas ainsi, parce que l'on ne saurait trouver d'autre prise que les épisodes historiques, pour mettre en forme et organiser le génétisme du désir.

Ce n'est pas parce que les événements seraient au service du fantasme qu'ils devraient être négligés. Si, par exemple, une jeune femme croit se souvenir d'un traumatisme sexuel alors qu'elle avait quatre ans, quand les faits dont elle se souvient se sont en réalité déroulés lorsqu'elle avait dix ans, ces circonstances n'en ont pas moins un intérêt immédiat. En effet, ce déplacement de date lui est justement nécessaire pour effectuer une historicisation subjective, et une telle contingence des événements ne saurait donc les rendre négligeables ou les faire considérer comme secondaires dans le travail analytique. Ils sont essentiels, irremplaçables, précisément parce qu'ils sont susceptibles d'être remaniés par le fantasme.

Il est utile de considérer les agencements de faits opérés par le jugement, c'est-à-dire par le fantasme, pour repérer de la sorte le fantasme lui-même, qui n'est donc nullement transcendant par rapport à eux. En ce sens, l'intérêt porté aux différents épisodes de la vie est essentiel pour la cure, et, ce n'est pas un mince résultat de l'analyse que d'apprendre à tenir compte des circonstances passées, et à leur donner l'importance qu'elles méritent. A cet égard, la cure n'est pas une école de scepticisme et ce n'est pas un

regard blasé que le patient portera sur sa vie grâce à elle, comme si ce qui lui était arrivé n'était qu'une succession de faits contingents qui n'auraient pas beaucoup d'importance, s'ils étaient comparés à son fantasme et à une structure désincarnée.

Tout au contraire, dans un nombre suffisamment grand de cas, l'analyse apprend à prêter attention à la foule des détails, à tous ces petits faits qui nous montrent sur quelle pente coule notre vie, ou plutôt sur quelle pente elle coulerait si nous n'y prenions pas garde, si nous ne faisons pas attention à tout ce que provoque en nous certains faits, et les circonstances qui les entourent. Ne pas se rendre compte de ce qui arrive, c'est d'abord méconnaître ce qu'il se passe en nous lorsque se produit un événement. Le lot commun n'est-il pas de ne guère prêter attention, de laisser passer son destin, d'en être l'objet endormi, seulement à cause de ce désintérêt à l'égard de ce qu'il se passe ?

La capacité de se rendre compte des circonstances de sa propre existence est utile dès qu'il est question de traiter efficacement ce que l'on peut appeler le symptôme actuel, c'est-à-dire le symptôme tel qu'il peut affecter tout un chacun, lorsqu'il précipite dans les suites d'un fait resté inaperçu.

Lorsque se présente un tel symptôme, petit ou grand, quelques questions permettent de s'assurer, le plus souvent assez vite, qu'il est en relation avec un de ces «événements», dont la signification est minimisée, refoulée. Entre ce passé pourtant proche et le présent de l'oubli, se produit cette précipitation du temps subjectif, cette historicité qui se ferme sur la chair, à cause d'un certain fait dont celui qui en est affecté, refoule le sens. Il occulte la circonstance, tant qu'il n'a pas appris à faire le silence pour laisser revenir à lui l'événement que sa douleur cherche à masquer.



— N° d'Imprimeur : 97/12/62151. —  
· N° d'Editeur : N.01EHQN000301.N001  
Dépôt légal : janvier 1998.

*Printed in France*

Extrait de la publication